



## Claire Tabouret, six ans après

LE 31 AOÛT 2017

Claire Tabouret est une vedette. En quelques années, la jeune peintre française (née en 1981) a acquis un statut que lui envie nombre de ses collègues et dont bien peu disposent sur le plan international. Tout a commencé lorsque l'artiste, qui était encore à la galerie Isabelle Gounod, a été repérée par François Pinault qui lui a acheté plusieurs toiles et l'a montrée dans un de ses musées vénitiens. Grâce au mécène, elle a pu trouver un atelier à Los Angeles, s'intégrer à la scène artistique locale et y montrer son travail dans différentes institutions. Entre-temps, elle a aussi changé de galerie française (elle est désormais chez Bugada & Cargnel, où elle a réalisé deux expositions remarquées) et a été achetée par de nombreux collectionneurs (sa dernière exposition dans cette galerie était « sold out » le soir du vernissage). Enfin, récemment, Télérama lui a consacré un élogieux article de plusieurs pages, ce qui prouve bien la place qu'elle occupe désormais dans le monde de l'art contemporain.



En France, où – c'est bien connu -, on n'aime guère ceux qui réussissent, certains commencent à trouver outrancier le succès de cette jeune artiste qui, il est vrai, a bénéficié d'une incroyable carte du ciel. Et il est vrai aussi qu'une telle montée en puissance médiatique pourrait monter à la tête de n'importe quelle jeune pousse grisée par la célébrité. L'exposition qu'elle présente actuellement à la Friche la Belle de Mai, à Marseille, prouve qu'il n'en est rien. C'est l'aboutissement d'une résidence qu'elle a faite, en 2011, dans cette ville, avec l'association Astérides. A l'époque, Claire Tabouret, qui était inconnue, avait fait la traversée en ferry jusqu'à Alger, mais n'avait pas réussi à débarquer en arrivant au port. Si bien qu'elle avait fait plusieurs allers-retours sans mettre un pied à terre et en finissant presque par faire partie de l'équipage. De ce voyage, qui avait duré deux semaines, elle avait tiré une série de tableaux sur les migrants qui font la traversée dans des embarcations sommaires, tableaux sombres, dans des nuances de gris, de beige, de bleu, qui traduisent bien la misère et la solitude de ces gens-là.



Ce sont quelques-uns de ces tableaux qu'elle montre aujourd'hui, mais elle les confronte à d'autres, plus récents et de plus grand format, ainsi qu'à une superbe série de monotypes, qui représentent une autre forme de migration, celle des chercheurs d'or de l'ouest américain, au début du XXe siècle, dont le sort n'était pas toujours plus enviable que celui de nos réfugiés actuels. Et, du coup, l'exposition prend une autre signification, elle mesure le déplacement qui s'est fait, d'une part, dans une misère sociale, à un siècle d'intervalle et à deux points opposés de la planète, et de l'autre, dans la vie et la peinture de Claire Tabouret. Car cet Ouest américain, c'est bien sûr celui où elle vit actuellement et cette peinture, c'est celle qui la sienne aujourd'hui, où le geste est plus libre, la palette beaucoup plus vive et plus hédoniste, qui n'hésite pas à revendiquer l'héritage de Van Gogh. En plus, comment ne pas voir dans ces chercheurs d'or une allusion ironique à la situation personnelle de l'artiste qui, elle-aussi, est allée tenter sa chance Outre-Atlantique et qui l'a peut-être déjà trouvée ? Tout cela est fait avec infiniment de talent et d'intelligence, d'autant que les tableaux anciens et les récents sont placés dos à dos, comme l'endroit et le revers d'une existence ou une pièce que l'on tire à pile ou face